CD événement, annonce. KARAJAN conducts WAGNER (2 SACD Warner classics, 1974 – remastérisés)

En sept puis octobre 1974, Herbert von Karajan dirige les instrumentistes du Berliner Philharmoniker. Les œuvres rassemblées ici dans ce double coffret, sont dédiées au théâtre wagnérien, hautement symphonique s'il en est tant l'orchestre exprime autant voire avant les chanteurs, les forces psychiques souterraines de chaque drame. L'intérêt du chef se focalise sur la matière psychologique du chant orchestral. C'est toute la valeur de son approche défendue au sein du Festival de Pâques de Salzbourg (créé en 1967), proposant alors dans la cité de Mozart, un nouveau festival wagnérien, rival de Bayreuth.

Berlin, 1974 : joyaux wagnériens



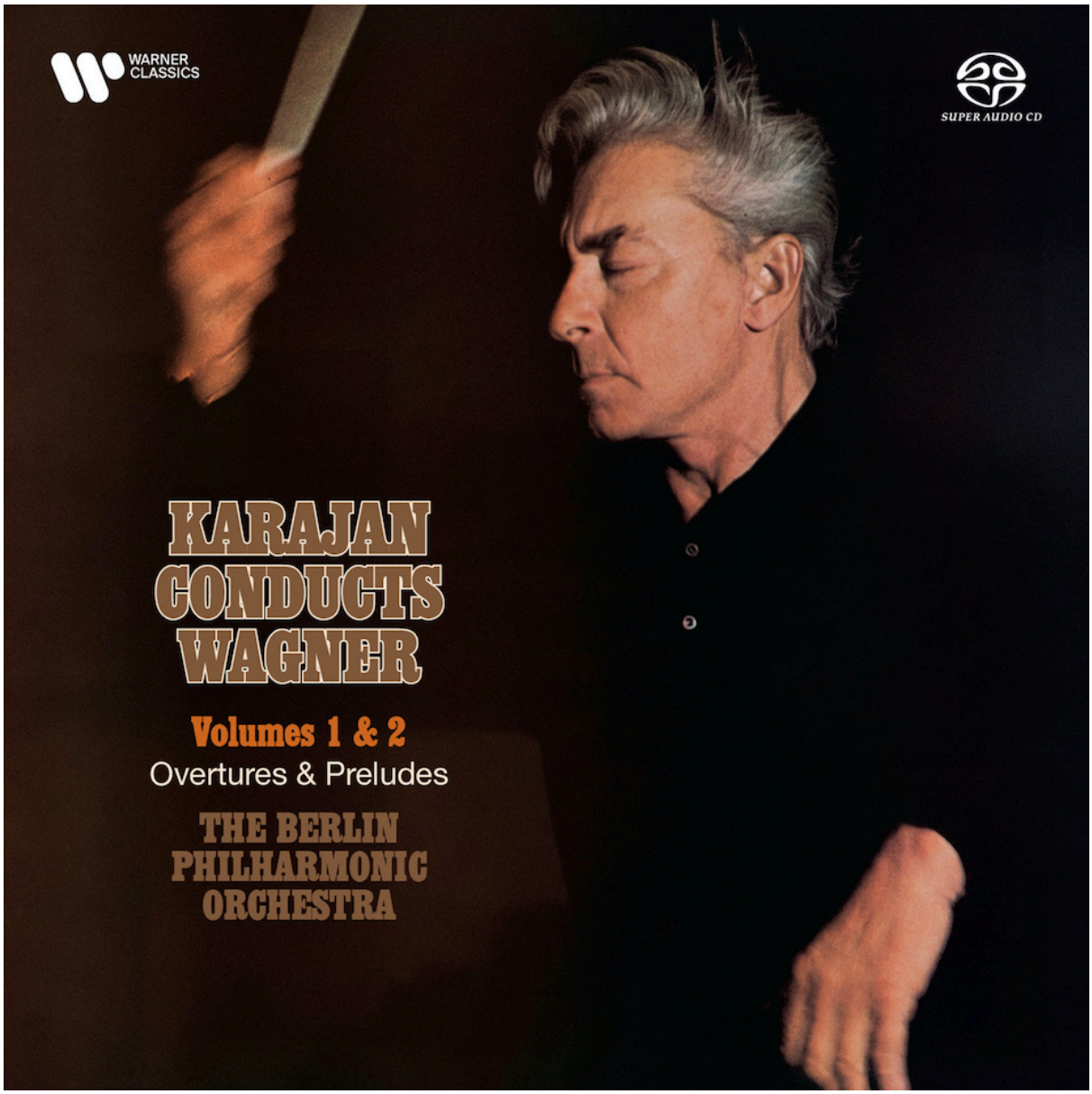
Basses amples et profondes (chant des violoncelles et contrebasses), clarté des plans polyphoniques, et toujours ce goût, en véritable esthète de l'orchestre, des timbres clairs et parfaitement lisibles… tout Karajan est présent dans ces 9 séquences d'un prodigieux apport ; l'ouverture de **Tannhaüser** (ici dans la version de Paris) respire le grandiose et le majestueux ; le chef inscrit le geste dans un souffle littéralement cosmique qui mesure les enjeux de l'action : désir et aspiration du héros entre tentation sensuelle et conscience morale ; le bouillonnement central bascule dans l'ivresse panique, l'acuité de forces profondes et viscérales (6'54 : chant des violoncelles) qui convoque Tannhaüser, pêcheur repenti, face à son destin mortel… Karajan redouble d'expressivité mordante et espiègle (juste avant le solo de clarinette), de précision dans le relief des timbres, au point que tous les critiques ont parlé du *chambrisme* de son approche wagnérienne. Le chef s'en est démarquer en mettant surtout en avant la recherche de transparence, sa propre conception des équilibres sonores. Ajoutons ici dans la tension ultime, un sens prodigieux des couleurs instrumentales, la maîtrise absolue dans le jaillissement d'une impérieuse énergie qui appelle et nourrit l'urgence (en particulier dans la sensation d'extase et d'envoûtement du **Vénusberg**, enchaîné à l'ouverture proprement dite, et qui s'achève avec le concours du Choeur du Deutsche Opera Berlin). En découle un premier diptyque symphonique total de plus de 23mn.

L’éditeur ajoute un second diptyque, celui d’une même eau claire, qu’exalte une volonté de sublimation : **Prelude und Liebestod (Tristan und Isolde),** ainsi réalisé sans chanteuse, ce qui renforce encore la puissance de la musique comme force de métamorphose – rituel sonore menant à la révélation finale.
Le coffret complète ce tour d’horizon wagnérien avec les 2 Préludes de **Lohengrin**,le Prélude de l’acte des **Maîtres Chanteurs**, l’ouverture de **Der Fliegende Holländer** ; enfin les 2 Préludes de **Parsifal** (ceux des actes I et III).
Les archives ainsi mises en lumière complètent très judicieusement l’intégrale du RING, réalisée avant, par les mêmes **Berliner Philharmoniker** de 1967 à 1970 pour Deutsche Grammophon. L’intelligence du théâtre, la clarté du drame et son intimisme perceptible qui restitue le relief du texte dans un équilibre idéal avec la science musicale et sonore du grand sorcier opératique s’affirment dans ces joyaux transmis par Warner classics pour les fêtes de fin d’année 2026.

La somme est incontournable pour qui veut percer **le mystère du Wagner de Karajan**, aux éclairs et scintillements magnétiques, d’autant plus lisibles dans ces deux cd que l’ensemble du matériel sonore a été remastérisé en HD 192kHz / 24 bits à partir des masters originaux de 1974.
Prochaine critique complète à venir sur CLASSIQUENEWS – **CLIC de CLASSIQUENEWS** hiver 2026

CD événement, annonce. KARAJAN conducts WAGNER – volumes 1 & 2 (2 SACD Warner classics – Berlin, sept et oct 1974). CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2026

PLUS D’INFOS sur le site de WARNER classics :
https://www.warnerclasses.com/fr/release/karajan-conducts-wagner-volumes-i-ii



CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 1er octobre 2026. WAGNER : Parsifal. S. de Barbeyrac, E. Gubanova, C. Gerhaher, B. Sherratt, M. Stone… Jakub Hrůša / Evgeny Titov

La nouvelle production de *Parsifal* de Richard Wagner, présentée au *Royal Opera House* de Londres du 1er au 17 octobre 2026, restera sans nul doute comme l'un de ces moments où le génie d'une partition rencontre une distribution d'exception. Sous la baguette de Jakub Hrůša, directeur musical de la maison, et portée par un plateau vocal rare, cette *Bühnenweihfestspiel* (« *festival scénique sacré* ») déploie une intensité émotionnelle et une beauté sonore qui transcendent largement les réserves que l'on peut formuler sur la mise en scène d'Evgeny Titov.

La grande réussite de cette production réside sans conteste dans son plateau. Le ténor français **Stanislas de Barbeyrac**, qui fait ici ses débuts dans le rôle-titre, incarne un Parsifal d'une justesse et d'une humanité inouïes. Sa voix, d'une clarté lumineuse, sait passer de l'innocence presque enfantine du « *chaste fol* » à la gravité du rédempteur avec une aisance confondante. Le ténor semble être né pour incarner

la rôle de Parsifal dans le parcours qui mène le personnage de l’inconscience à une compassion si grande qu’elle rachète le monde. C’est exactement l’impression qu’il laisse : chaque inflexion, chaque regard, chaque silence participe à une incarnation d’une profondeur saisissante. Sa diction allemande est impeccable, et son art du phrasé wagnérien — cette capacité à déployer de longues lignes mélodiques sans jamais perdre le fil dramatique — force l’admiration. Il y a dans son Parsifal quelque chose de fragile et de déterminé à la fois, une vulnérabilité qui rend le personnage infiniment touchant.



À ses côtés, **Ekaterina Gubanova** compose une Kundry d’une intensité dramatique remarquable. La mezzo-soprano russe, dont l’art conserve une noblesse intacte, campe une créature tour à tour séductrice, souffrante et rédemptrice, avec une présence scénique magnétique. Son duel vocal avec de Barbeyrac au

deuxième acte est un moment de théâtre total, où la séduction le dispute à la terreur. **Christian Gerhaher**, dans le rôle d'Amfortas, est bouleversant. Le baryton allemand, spécialiste des *Lieder*, apporte à ce roi souffrant une dignité déchirante. Sa voix, d'une douceur presque douloureuse, exprime à merveille l'agonie du chef de la confrérie du Graal, rongé par une blessure qui ne guérit pas. **Brindley Sherratt**, en Gurnemanz, incarne avec une autorité tranquille ce vieux chevalier qui connaît tous les secrets et narre l'histoire avec une générosité vocale impressionnante. Sa longue narration du premier acte, souvent périlleuse, est ici un modèle de clarté et de profondeur. Enfin, **Mark Stone**, en Klingsor, apporte au personnage une noirceur inquiétante et une puissance vocale bienvenue.

La direction de **Jakub Hrůša** est l'autre grand triomphe de la soirée. Le chef tchèque, dont c'est le premier *Parsifal* à *Covent Garden*, impose une lecture d'une superbe intelligence. On connaît son goût du risque et son refus de la prudence : « *On peut choisir l'option prudente – ou prendre le risque total et simplement y aller et diriger. Peut-être que j'aimerais l'option prudente, mais je ne la choisis jamais* », confiait-il récemment. Cette audace paie. Sous sa baguette, l'**Orchestre du Royal Opera House** déploie une palette de couleurs d'une richesse infinie. Le *prélude*, avec ses accords suspendus et sa tension sourde, installe d'emblée un climat d'attente mystique. Hrůša excelle à faire ressortir les détails de la partition – ces lignes intérieures souvent noyées dans des lectures plus massives – sans jamais perdre de vue l'architecture d'ensemble. Les transparences infinies de la partition, des accords du Prélude aux irisations du *Graal*, sont rendues avec une délicatesse et une précision remarquables. Il fait voyager l'auditeur dans les méandres d'une écriture d'une complexité extrême, mais toujours au service du drame. L'apothéose finale, avec ses cloches lointaines et ses harmonies suspendues, est d'une beauté à couper le souffle. De son côté, le **Chœur du Royal Opera House**, particulièrement sollicité dans les scènes du *Graal*, se montre à la hauteur de l'événement, avec une

homogénéité et une puissance impressionnantes.



C’est hélas sur le plan scénique que le bât blesse. **Evgeny Titov**, dont c’est la première production pour *Covent Garden,* propose une lecture qui transpose l’œuvre dans un univers dystopique et hallucinatoire. Le spectacle est officiellement déconseillé aux âmes sensibles : nudité, sang, violence et automutilation sont au programme, avec des pyrotechnies au deuxième acte. Si l’intention de créer un choc visuel peut se comprendre – *Parsifal* est une œuvre qui parle de blessure, de souffrance et de rédemption –, la réalisation sombre dans un excès de littéralisme gore qui finit par desservir le propos. On a connu des lectures de *Parsifal* qui, par la suggestion ou la métaphore, parvenaient à faire ressentir l’horreur de la blessure d’Amfortas ou la perversité de Klingsor avec bien plus d’efficacité. Ici, le sang coule à

flots, les corps sont exhibés dans des postures de martyre, et la violence devient un spectacle en soi. Cette surenchère finit par émousser la sensibilité du spectateur au lieu de l'aiguiser. On regrette que Titov, qui déclare vouloir « *aller en profondeur dans la pièce* » plutôt que de céder à des concepts superficiels, n'ait pas su trouver un langage scénique plus subtil pour exprimer les abîmes de cette partition. La beauté de la musique de Wagner, qui appelle une forme de transcendance, se heurte constamment à cette esthétique du choc, créant une dissonance dommageable. Les décors dystopiques et l'atmosphère cauchemardesque voulue par le metteur en scène ne manquent pourtant pas d'idées. Certaines images sont fortes, notamment dans la scène des Filles-fleurs, transformée en un tableau d'une étrange beauté vénéneuse. Mais l'ensemble souffre d'une surenchère qui transforme une tragédie métaphysique en spectacle de foire sanglant.

Parsifal est une œuvre exigeante, qui demande au spectateur une forme d'abandon et de lâcher-prise. Privé de la dimension spirituelle que la musique de Wagner appelle de ses vœux par une mise en scène trop terre-à-terre, le spectacle n'en demeure pas moins une réussite musicale de premier ordre. Il faut espérer que cette production, dans ses futurs retours, saura trouver un équilibre plus heureux entre l'audace scénique et la nécessaire élévation que réclame cette partition unique. En l'état, c'est un *Parsifal* à voir et à entendre pour la qualité exceptionnelle de son exécution musicale, et pour un ténor français qui, décidément, n'a pas fini de nous émerveiller.



CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 1er octobre 2026. WAGNER : Parsifal. S. de Barbeyrac, E. Gubanova, C. Gerhaher, B. Sherratt, M. Stone… Jakub Hrůša / Evgeny Titov. Crédit photo (c) ROH

CRITIQUE, opéra. GENEVE, le

27 janvier 2023. WAGNER : Parsifal. Daniel Johansson … Nott / Thalheimer

La conception musicale du chef **Jonathan Nott** favorise l'activité souterraine de la psyché grâce à une texture orchestrale souvent très fouillée sur le plan introspectif et méditatif, sachant exploiter toutes les vibrations de couleurs, de nuances, de transparence… de **l'Orchestre de la Suisse Romande.** D'autant que le metteur en scène **Michael Thalheimer** cultive lui aussi un sens explicite du dépouillement voire d'un manichéisme immédiatement compréhensible, en blanc (Montsalvat) et noir (Klingsor).

PARSIFAL à Genève… épure et beau chant

Sous l'illusion générale, pourtant perceptible (les difformités physiques de Filles fleurs mutantes au II), tout exprime avec suggestion la pourriture d'un monde à l'agonie (le sang répandu sur les murs, depuis la blessures ouvertes, infinie d'Amfortas au I). En fin d'action, Parsifal qui a revêtu une identité factice, – mensonge partagé par tous les chevaliers corrompus et aveuglés -, celle d'un clown qu'il affecte en fin de drame et qu'il efface heureusement dans les dernières mesures, comme s'il avait réussi à se révéler à lui-même l'être qui sommeillait jusque là. De fait, Parsifal en cours d'action, quitte l'embryon identitaire d'origine, se métamorphose et devient lui-même.Rien de confus ici, grâce à une lecture qui clarifie et reste poétique, puissamment humaine.

Pour sa prise de rôle dans le rôle-titre, le ténor suédois, clair, nuancé, **Daniel Johansson** ne démérite pas, loin de là. Sa nature compassionnelle (vis à vis du roi-prêtre maudit Amfortas, puis de Kundry dont il sait refuser les avances diaboliques…) peu à peu se dévoile avec une franchise juvénile admirable.
D'ailleurs toute la distribution convainc, y compris les choeurs dans chaque épisode, réalisant une très cohérente expérience musicale.
Racés, articulés, autant diseurs qu'acteurs, le Gurnemanz de **Tareq Nazmi** ; l'Amfortas de **Christopher Maltman** au gouffre doloriste vrai, parfois bouleversant. Deux prises de rôles également des mieux préparées et sur scène, indiscutables. Le plaisir est total.
Même travail entre vraisemblance et densité psychologique pour la Kundry maternelle de **Tanja Ariane Baumgartner** – seul moins convaincant le Klingsor de **Martin Gantner**, aux graves parfois absents. Le diabolisme du personnage en pâtit. Tous concourent pour le dévoilement de la vérité, l'accomplissement de la révélation finale quand Parsifal initié, révélé, laisse envisager une nouvelle ère pour les Chevaliers de Montsalvat. Les Parsifal réussis sont rares. Celui là en fait partie. Clairement.



CRITIQUE, opéra. GENEVE, le 27 janvier 2023. WAGNER : Parsifal. Daniel Johansson … Nott / Thalheimer

A l'affiche du Grand Théâtre de Genève GTG, jusqu'au 5 février 2023. Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra Grand théâtre de Genève : https://www.gtg.ch/saison-22-23/parsifal/
Photos © Carole Parodi – Daniel Johansson en clown qui se révèle à lui-même…

_____

TEASER VIDEO : Parsifal Nott / Thalheimer à Genève (janv / fév 2023) :

Parsifal par Graham Vick et Omer Meir Wellber (Palerme, janvier 2020)



L'OPERA chez vous. PARSIFAL par Graham Vick, Ven 10 avril 2020, 15h. Dans la mise en scène du mordant **Graham Vick**, **Omer Meir Wellber** dirige le dernier opéra de Wagner au **Teatro Massimo di Palermo** : une représentation filmée en janvier 2020, rendue accessible **ce vendredi 10 avril 2020** et **jusqu'au 9 juillet 2020**. Une production prometteuse, poétique et virulente avec la Kundry de notre mezzo française **Catherine Hunold**, vrai format wagnérien d'une présence irrésistible… à voir

évidemment.

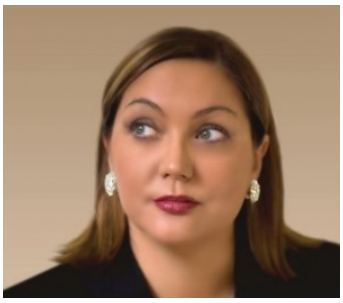
VISIONNER PARSIFAL par Graham Vick / Omer Meir Wellber :
https://www.arte.tv/fr/videos/094805-000-A/richard-wagner-parsifal/

Distribution
Richard Wagner : Parsifal, 1882

Music Director / direction musicale : Omer Meir Wellber
Director / mise en scène : Graham Vick
Avec Julian Hubbard, Tómas Tómasson, John Relvea, Alexej Tanovitski, Thomas Gazheli, Catherine Hunold
Choreography: Ron Howell
Italy 2020, 3h45 min – prochaine critique sur classiquenews.com

---

LIRE aussi notre critique complète de Lohengrin de Wagner avec l'Ortrud onctueuse, sirène incandescente de… Catherine Hunold (Nantes, sept 2016)



Vocalement, c’est l’Ortrud magnétique de Catherine Hunold qui vole la vedette : l’acte II – acte où la sirène manipulatrice sème dans l’esprit d’Elsa le poison du doute, est son acte; port de magicienne implacable et majestueuse dans la lignée des Médée et des Armide, des opéras baroques et préclassiques, la mezzo voluptueuse sait injecter sa suffisance impériale quitte dans un rapport sadique à dominer voire humilier ses proies trop complaisantes : évidemment Telramund le prince accusateur d’Elsa dont elle fait le bras armé de sa vengeance (très convaincant **Robert Hayward** qui façonne et nuance lui aussi son personnage : sa grande aisance scénique ajoute à sa crédibilité); et quand la sorcière noire invoque l’esprit de Wotan et de Freia – claire préfiguration du Ring à venir, **Catherine Hunold** fait valoir la souplesse jamais forcée de ses graves vénéneux en somptueuse déité wagnérienne…

_____

LIRE ici notre présentation

des

OPERAS CHEZ SOI pendant le confinement

Opéras et ballets de l’Opéra national de **Paris** de **mai 2020**

Opéras accessibles depuis le site du Metropolitan Opera de **New York**

et aussi

Musées et expositions en ligne

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 2 fév 2020. WAGNER : Parsifal. BORY, BEERMANN, KOCH, SCHUKOFF.

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 2 fév 2020. WAGNER : Parsifal. BORY / BEERMANN, KOCH, SCHUKOFF. Peut-on rêver plus extraordinaire production de l'oeuvre si «hors normes» de Richard Wagner ? Les comparaisons avec Strasbourg qui monte sa production au même moment seront certainement intéressantes tant tout semble les différencier. Je dois pourtant reconnaitre que je resterai à Toulouse afin d'assister à plusieurs représentations de ce Parsifal si réussi. Il sera difficile de développer tout ce que j'ai à dire sur ce spectacle total tant il est riche. Je serai moins long sur les voix car ailleurs elles ont été bien analysées. C'est tout simplement le quatuor vocal le plus abouti actuel qui puisse se s'écouter aujourd'hui, pour une version parfaitement cohérente. Voix sublimes de jeunesse, de puissance, de timbres rares et de phrasés somptueux. Chanteurs-acteurs beaux et convaincants. La prise de rôle de Sophie Koch en Kundry est magistrale, de voix, de timbre, de jeux et de style. Tout y est : de la quasi animalité à la plus élégante séduction , en particulier la souffrance contenue dans ce rôle complexe. **Sophie Koch est une Kundry qui va conquérir le monde** tant elle est déjà accomplie.

PARSIFAL EN MAJESTÉ



La réussite est totale d'autant que son Parsifal, Nikolai Schukoff, est un des plus grands spécialistes actuels du rôle. Je l'avais vu et entendu à Lyon en 2011 déjà magnifique dans ce rôle et nous le connaissons bien à Toulouse dans divers opéras. A présent pour lui, il n'est plus seulement question de rôle, de voix parfaite ou de chant souverain : **Nikolai Schukoff EST Parsifal**. Il assume la jeunesse du rôle et met en lumière son charisme naissant sous nos yeux dans un jeu fin et émouvant. Et quelle parfaite voix de helden-ténor est la sienne ! Idéalement assortie à celle de Sophie Koch ; ainsi leur duo est vocalement parfaitement équilibré. **L'Amfortas de Matthias Goerne** est mondialement célèbre ; dans **l'extraordinaire mise en scène d'Aurélien Bory**, il atteint des sommets de spiritualité toujours avec une voix somptueuse. **Peter Rose** en Gurnemanz est puits d'humanité dans une voix de toute beauté. Il est peut être possible actuellement de trouver d'autres chanteurs de ce rang pour ces quatre rôles, mais pas un quatuor plus assorti. Tous les autres artiste sont d'un extraordinaire niveau.
L' élégant Klingsor de **Pierre-Yves Pruvot** donne beaucoup d'ampleur au rôle. Le Titurel de **Julien Véronèse** est très impressionnant. Les filles fleurs sont délicieuses et les écuyers bien présents. **Les chœurs associés entre Toulouse et Montpellier** font honneur à la partition si extraordinaire de Wagner. La spacialisation des chœurs si fondamentale est totalement réussie. Un beau travail d'harmonisation des voix a été fait ; cela sonne puissant avec de belles couleurs et de formidables nuances. Nous savons combien l'Orchestre du Capitole excelle dans la vaste répertoire symphonique comme dans la fosse de l'opéra ; ce soir il est symphonique dans la

fosse et absolument incroyable de beauté. Même au disque, il est exceptionnel d'entendre de si belles choses. Il faut reconnaitre que l'alchimie avec le chef **Franck Beermann** est totale. La perfection instrumentale est mise au service du drame. Franck Beermann tend des arcs musicaux envoûtants. Le tempo semble naturel tout du long, ni rapide ni lent, juste exact. Cela devient le personnage central. Un torrent de beauté et d'intelligence dramatique.

Il est certain que la **diffusion sur France Musique le 29 février 2020** permettra d'approfondir la somptuosité musicale et vocale de ce Parsifal. Mais ce qui est le plus extraordinaire dans cette production est **la mise en scène d' Aurélien Bory** qui magnifie la dimension symbolique et dramatique du Festival Scénique Sacré wagnérien. Car ce n'est pas un opéra comme les autres, le sens philosophique est partout présent et les personnages sont presque des problématiques humaines incarnées. Aurélien Bory travaille sur l'espace depuis longtemps ; il comprend la dimension fondamentale dans cet ouvrage comme personne. Et il lie cela au temps d'une manière si magistrale que les cinq heures de l'ouvrage passent bien trop vite. L'intelligence du spectateur est réveillée autant que son sens esthétique. La beauté offerte aux yeux, la richesse des symboles et la somptuosié de ce que les oreilles recueillent s'associent dans un tout métaphysique.

Je devine que le travail entre le chef et le metteur en scène a été fait en profondeur. Dès le prélude, les écritures lumineuses sont en phase avec la musique comme un ballet parfaitement réglé.Tout sera ensuite dans ce respect mutuel permettant à la mise en scène d'épouser la partition et inversement. Quand tant de metteurs en scène rajoutent en lui nuisant, des « idées » à la partition, Aurélien Bory épouse les idées wagnériennes en utilisant son propre vocabulaire. La rigueur des déplacements des éléments de décors est fantastique. La subtilité des ombres tient du génie. La mise

en scène développe à l'infini la notion de dichotomie qui construit le monde et l'homme. Les couples d'opposés fonctionnent à merveille, blanc/noir, ombre/lumière, nature/culture, orient/occident, horizontal/vertical, lignes droites/lignes courbes, etc…. Cette mise en scène parfaitement huilée faisant un tout avec les décors et les lumières, ainsi que de très beaux costumes, offre **des images de grande beauté et riches de sens qui resteront dans les mémoires**.



Ainsi les branches de feuillages enveloppant les hommes, les protégeant ou les gênant représente notre ambivalence par rapport à la nature. L'image d' Amfortas infirme qui doit mettre toute l'intensité dans sa plainte rend son chant déchirant. Le quadrillage qui de ligne va se projeter en courbes représente à la fois l'enfermement et la libération.

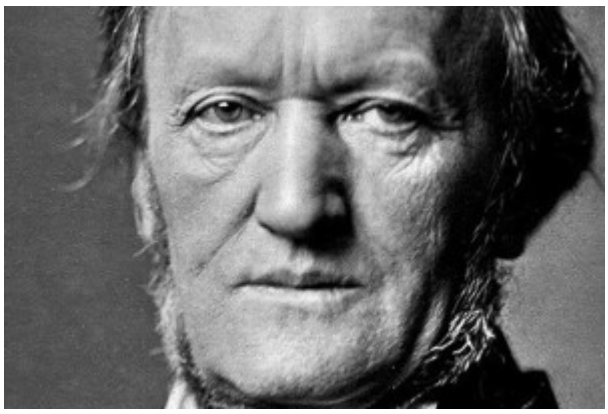
Le triangle noir qui interdit à Kundry et Pasifal de se toucher renforce l'érotisme de leur chant puis lorsque la lumière portée par Kundry envoûte Parsifal la révélation maturante résulte d'un choc terrible entre les corps par le baiser. Toute la retenue du duo, toute la séduction centrée dans le chant, toute cette tension explosent avec une puissance magistrale lors de la pénétration dans le triangle interdit. Au dernier acte le retour à Montsalvat de Parsifal en costume japonais et la lenteur de ses gestes tient de la magie pure. Les lumières en forme de sabre sont tellement intelligentes et belles qu'elle renouvellent l'effet des tubes néons ! Et le Graal dévoilé sous forme de volutes de lumières et d'ombres qui s'épousent est tellement musical en fin de premier acte !

Aurélien Bory a fait un travail d'orfèvre sur scène comme Franck Beermann dans la fosse. Tous les artistes sont engagés totalement dans ce spectacle parfait. Le résultat est tout saisissant et cette production aussi somptueuse musicalement que scéniquement deviendra inoubliable, tant le respect et l'intelligence s'y rencontrent.



Compte-rendu opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 2 février 2020. Richard Wagner (1813-1883) : Parsifal ; Festival scénique sacré en trois actes ; Livret de Richard Wagner ; Création le 26 juillet 1882 au Festival de Bayreuth; Nouvelle production ; Aurélien Bory : mise en scène ; Aurélien Bory, Pierre Dequivre : scénographie ; Manuela Agnesini : costumes ; Arno Veyrat : lumières ; Nikolai Schukoff : Parsifal ; Sophie Koch : Kundry ; Peter Rose : Gurnemanz ; Matthias Goerne : Amfortas ; Pierre-Yves Pruvot : Klingsor ; Julien Véronèse : Titurel ; Andreea Soare : Première Fille-Fleur; Marion Tassou : Deuxième Fille-Fleur / Premier Écuyer; Adèle Charvet : Troisième Fille-Fleur; Elena Poesina : Quatrième Fille-Fleur; Céline Laborie : Cinquième Fille-Fleur ; Juliette Mars : Sixième Fille-Fleur / Deuxième Écuyer / Voix d'en Haut ; Kristofer Lundin : Premier Chevalier du Graal; Yuri Kissin : Deuxième Chevalier du Graal; Enguerrand de Hys : Troisième Écuyer; François Almuzara : Quatrième Écuyer; Choeur et Maîtrise du Capitole ; Choeur de l'Opéra national de Montpellier-Occitanie ; Alfonso Caiani : chef de choeur ; Orchestre national du Capitole ; Direction musicale : Franck Beermann. Photos : © Cosimo Mirco Magliocca – Retransmission **sur France Musique le 29 fév 2020, 19h**.

TOULOUSE. Nouveau PARSIFAL par Aurélien Bory



TOULOUSE, Parsifal, 26 janv – 4 fév 2020. Le Capitole toulousain affiche le chef d'oeuvre de **Wagner**, **Parsifal**, œuvre de rédemption par l'amour et la compassion pour l'autre. Figure de la blessure infinie qui s'écoule sans fin (le roi Amfortas… qui a succombé au risque de corrompre la coupe sacrée du Graal) ; figure de la culpabilité finalement pardonnée (Kundry, la séductrice bientôt repentante) ; figure de la résurrection et de l'amour : Parsifal, le jeune pur et loyal qui ne se laisse pas lui corrompre… Wagner aborde la geste médiévale avec un sens supérieur du souffle symphonique. Rien n'égale le mysticisme et la puissance tellurique de l'orchestre, acteur majeur de cette narration qui convoque la confrontation du bien (Parsifal) et du mal (Klingsor). **A Toulouse**, la distribution promet le meilleur dont évidemment **Matthias Goerne** (en roi blessé, mortifié, languissant, Amfortas), **Pierre-Yves Pruvot** (Kingsor diabolique, lumineux, brillant dans le noir), **Nikolai Schukoff** dans le rôle-titre. Mise en scène d'**Aurélien Bory** et direction musicale par Frank Beermann. Evénement lyrique de ce début 2020.

Wagner : Parsifal

Création le 26 juillet 1882 au Festival de Bayreuth

Au Théâtre du Capitole de Toulouse : 5 représentations
Du 26 janvier au 4 février 2020

Les dimanches 26 janvier et 2 février **à 15h**
Les mardis 28 janvier et 4 février à 18h ; le vendredi 31 janvier **à 18h**



INFOS & RESERVATIONS
https://www.theatreducapitole.fr/web/guest/affichage-evenement/-/event/event/5696164

Aurélien Bory Mise en scène
Orchestre du Capitole / **Frank Beermann**, Direction musicale

---

Avec
Nikolai Schukoff : Parsifal,
Sophie Koch : Kundry,
Peter Rose : Gurnemanz,
Matthias : Goerne Amfortas,
Pierre-Yves Pruvot : Klingsor,
Julien Véronèse : Titurel
…



Bayreuth 2016 : Klaus Florian

Vogt chante Parsifal

France Musique, lundi 1er août, 20h. Parsifal de Wagner avec Klaus Florian Vogt. Sous la direction de Eberhart Friedrich à Bayreuth, le challenger du ténor compatriote Jonas Kaufmann, chante lui aussi Parsifal mais avec un timbre plus angélique et moins rauque, et pourtant tout aussi convaincant : inscrit définitivement comme son Lohengrin (l'élu céleste descendu sur la terre.)… , dans la lumière.



Klaus Florian Vogt est né à Heide (Schleswig-Holstein), il a d'board commencé la musique comme… corniste. La pratique instrumentale lui a transmis l'art de la tenue et de la justesse du son, aujourd'hui palpable dans un chant souverainement clair et élégant. Qui a marqué chez Wagner, ses Lohengrin et bientôt Tannhaüser (avant Tristan qu'il annonce être prêt à chanter au terme de ce parcours psychologique et dramatique). Pour l'heure son premier Parsifal à Bayreuth est bien l'événement de l'édition 2016 du Festival wagnérien où s'affirment aussi, Le Ring dirigé par Marek Janowski (mais dans la réalisation scénique désastreuse, désenchantée de Castorf) et le Tristan und Isolde de Katharina Wagner, inauguré en juillet de l'année passée (le dvd Tristan und Isolde par Katharina Wagner vient de sortir chez Deutsche Grammophon, juillet 2016).

Dans Parsifal, le ténor allemand a déjà identifié les points de difficulté afin de mieux préserver sa voix, pendant chaque représentation : au I, il convient de ménager son chant d'autant que le chaste fol ne prend pas trop la parole : il découvre alors le milieu des chevaliers du Graal et assiste médusé et bouleversé surtout au miracle du calice dévoilé par

un Amfortas, agonisant.
Au II, les choses s’intensifient pour Parsifal : il doit démontrer la force morale qui l’anime car il sait vaincre les enchantements malsains et les voluptés maudites des créatures du magicien Klingsor (les filles fleurs, vraies tentatrices charnellement désirables) dont l’arme la plus redoutable est le corps sensuel de Kundry… laquelle est la première à la nommer du nom qu’employait sa mère perdue : « Parsifal ». Contre Klingsor, sa lance, Kundry, sa danse lascive et provocante, Parsifal demeure indifférent et vainqueur : aucun doute, le ténor doit gérer l’afflux de verbe et la tension dramatique de cet acte clé qui révèle sa nature miraculeuse, laquelle sauvera par son sang neuf, au III, le rituel des Chevalliers. Ainsi, au dernier acte, le miracle du Vendredi Saint s’accomplit grâce à la pureté infaillible du chaste fol, devenu le nouveau roi : il absout Kundry, et surtout guérit Amfortas de la plaie suintante qui le condamnait… Le Graal peut être dévoilé et irradiant, dans un tableau éblouissant de lumière, Parsifal est couronné nouveau roi.
Le vrai défi pour le ténor réside donc bien dans l’acte II où il doit démontrer sa puissance spirituelle sous le masque de la grâce juvénile.

France Musique, lundi 1er août 2016, 20h. Wagner : Parsifal. Avec Klaus Florian Vogt, dans le rôle titre. Consulter la distribution complète du Parsifal Bayreuthien 20016 sur le site du Festival de Bayreuth



Klaus Florian Vogt, visage dans les mains incarne Lohengrin, le chevalier céleste descendu trop tôt sur la terre, pour sauver une Elsa, étrangère au pacte de confiance qu’il

demandait…

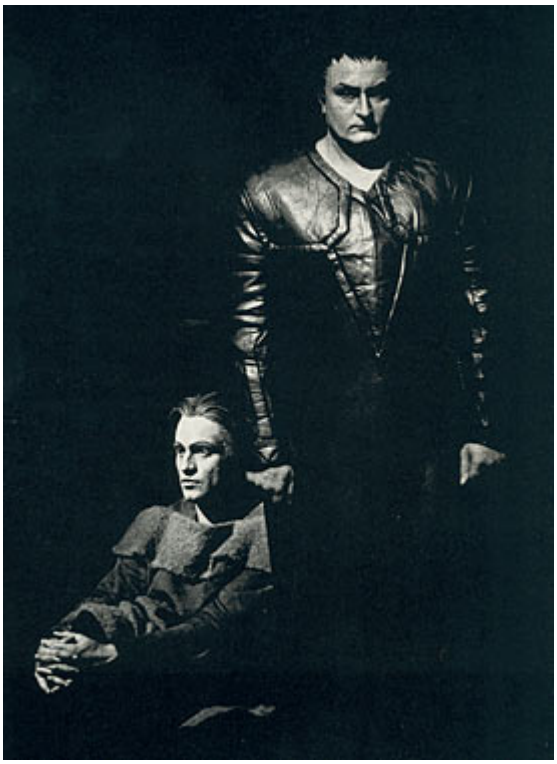
Wagner : l'acte III de Parsifal



France Musique. Le 23 novembre 2014, 20h30. Parsifal, Acte III. La Tribune des critiques de disques. Enjeux, défis. Discographie. **L'Acte III de Parsifal** met en scène le retour victorieux de l'élu (Parsifal : « le chaste et fol qui ignore le péché ») qui en revenant parmi les chevaliers du Graal, avec la lance qu'il a su dérober au magicien maléfique Klingsor, rétablit l'espoir dans la communauté. Parsifal touché par la souffrance d'Amfortas le guérit comme il accompagne le dernier souffle de Kundry, la pécheresse enfin comprise, pardonnée, graciée. Au coeur d'une humanité reconquise, Parsifal comme le Christ affirme la seule loi de l'amour et du pardon. C'est pourquoi beaucoup considère l'ouvrage comme un rituel liturgique, un festival sacré où tout applaudissement est sacrilège… L'opéra s'achève dans une prière finale. Pour son ultime opéra (créé à Bayreuth en juillet 1882 sous la direction de l'excellent Hermann Levi), Wagner puise auprès de trois sources : Perceval le Gallois de Chrétien de Troyes, Parsifal de Wolfram von Eschenbach, enfin le cycle des récits arthuriens déposés dans le Mabinogion. Le compositeur fidèle à

ses convictions profondes enracinées autour du pessimisme, de la culpabilité et de la malédiction du genre humain, choisit, associe, combine les éléments divers pour concevoir une scène « sacrée », où pèsent de tous leurs symboles, les éléments de la passion chrétienne : plaie ouverte et coulante du roi Amfortas épuisé, exténué, incapable de servir l'office (au cours de la longue messe qui clôt le I) ; signe de la croix de Parsifal quand il vainc les enchantements diaboliques de Klingsor au II ; figure ascensionnelle de Kundry, créature à la solde du magicien noir puis figure du pardon et de la rédemption au III… Jamais Wagner n'aura à ce point développer la riche texture de son orchestre, un orchestre souverain qui dilate et suspend le temps, réorganise la mémoire, intensifie la conscience aussi, révèle aux auditeurs spectateurs ce qui ne pouvait être dit jusque là. La force de Parsifal, surtout dans l'acte III, c'est la magie d'un spectacle total au service d'une mystique humaniste dont le message est l'amour et l'espoir.

Centenaire du ténor Wolfgang Windgassen (1914-1974)



Né en 1914 à Annemasse (Haute-Savoie), **Wolfgang Windgassen** incarne le ténor wagnérien par excellence, loin des caricatures actuelles qui s'entêtent à imposer l'image d'un hurleur surpuissant, poitriné, sans éclat ni nuances. La preuve apportée par Windgassen marque l'histoire des grands interprètes à Bayreuth dont le sens du verbe, la clarté plutôt que la vocifération laissent un standard d'excellence encore aujourd'hui difficile à renouveler. Formé au chant par ses parents, -tous deux chanteurs lyriques, Wolfgang est **recruté par Wieland Wagner à Bayreuth en 1951** (pour y chanter Froh et déjà Parsifal) : il y chante tous les rôles importants, assurant parfois en quelques semaines, plusieurs parties dans des opéras différents, attestant d'une santé sidérante : Lohengrin, Tristan, Siegmund (Walkyrie), Siegfried (Ring), Walther (Les Maîtres Chanteurs), et bien sûr, Parsifal.

Centenaire du ténor allemand légendaire Wolfgang Windgassen, héros bayreuthien

A Bayreuth, il s'affirme sous la baguette de grands chefs dont Clemens Krauss (Bayreuth 1953), Joesph Keilberth et Eugen Jochum (pour Lohengrin), et dans les années 1960 : Sawallisch, Solti (qui l'engage pour sa première intégrale discographique stéréo du Ring : 1958-1966 où le ténor allemand chante un siegfried anthologique), enfin Karl Böhm.

Au début des années 1970, il s'illustre dans la mise en scène, puis, de 1970 à sa mort en 1974 (8 septembre), dirige l'opéra

de Stuttgart, une ville qui avait accueilli ses années de perfectionnement. Chez Windgassen, l'intelligence du chanteur, comblé par une technique de diseur exceptionnel, se mariait à un jeu d'acteur souvent irrésistible. Wolfgang Windgassen a été aussi un excellent Radamès (Aida de Verdi).

Illustration : Wolfgang Windgassen (debout) à Bayreuth

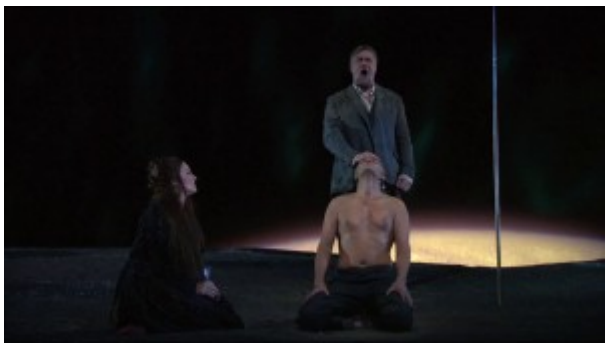
DVD. Wagner : Parsifal (Kaufmann, Mattei, Pape, Gatti, 2013)



DVD. Wagner : Parsifal (Kaufmann, Mattei, Pape, Gatti, 2013). De toute évidence, dans le rôle-titre, le ténor **Jonas Kaufmann** (44 ans en 2014) poursuit l'une des carrières wagnériennes les plus passionnantes : superbe Siegmund au disque (Decca), éblouissant Lohengrin à Bayreuth, son Parsifal new yorkais touche par sa sobriété, sa musicalité envoûtante qui dévoile l'intense et juvénile curiosité du jeune homme enchanteur, qui tourné vers l'Autre, assure l'avènement du miracle final. Le munichois né en 1969 incarne un héros habité par un drame intérieur, tragédien et humain, celui qui recueille et éprouve la malédiction de l'humanité pour la sauver…. par *compassion*, maître mot de la dernière partition de Wagner.

La perfection au masculin

Il y a toujours chez le compositeur et particulièrement dans Parsifal le poids d'un passé immémorial qui infléchit le profil psychique de chaque personnage. Le seul affranchi d'un cycle de malédictions fatales reste le pur Parsifal, l'étranger, l'agent de la métamorphose espérée, ultime. La production du Met a été créée en 2012 à Lyon (coproduction). Peter Gelb en poste depuis 2006 l'intègre au Met dans une distribution assez époustouflante et certainement mieux chantante et plus cohérente que celle française. Ni trop chrétienne ni trop abstraite, la mise en scène de **François Girard** reste claire, sans en rajouter, centrée sur la possibilité pour chacun – pourtant détruit ou rescapé (Amfortas, prêtre ensanglanté et mourant qui agonise sans cicatriser ; Klingsor qui a renoncé à l'amour pour détruire et manipuler (Evgeny Nikitin assez terne) ; Kundry la vénéneuse, pêcheresse éreintée en quête de salut…, de renaître.



Efficace, la direction de **Daniele Gatti** sait imprimer le sens du rythme dramatique sauf au II où malgré la puissance sauvage et sensuelle à l'œuvre, la baguette étire au risque de diluer. Il est vrai que, – hier à Bastille Brunnhilde un peu courte, **Katarina Dalayman** accuse une sérieuse étroitesse émotionnelle et langoureuse en Kundry : on reste comme Parsifal étranger à sa froideur voluptueuse. Elle est, avec Nikitin trop prosaïque et rustaud, le maillon faible du plateau. Même les filles fleurs sont tout sauf énigmatiques et sensuelles, … une mêlée de glaçons bien

ordinaires.
Les hommes en revanche sont… parfaits. **René Pape** familier du rôle et sur les mêmes planches métropolitaines offre son dernier Gurnemanz, racé, articulé, nuancé : un modèle dont on ne se lasse guère. Déjà honoré et salué pour un Onéguine fabuleux et un Don Giovanni non moins ardemment défendu, **Peter Mattei** décroche lui aussi la timbale d'or : son Amfortas exprime le désarroi d'une âme perdue, déchirée, anéantie et même le Titurel de **Runi Brattaberg** emporte l'adhésion par sa noblesse sans chichi : une humanité souterraine qui sait chanter sans schématiser ni caricaturer. Quels chanteurs !

Wagner : Parsifal. Jonas Kaufmann : Parsifal. René Pape : Gurnemanz. Peter Mattei : Amfortas. Katarina Dalayman : Kundry. Metropolitan Opera Orchestra and Chorus / Daniele Gatti, direction. Mise en scène : François Girard. Enregistrement live réalisé au Metropolitan Opera de New York en février 2013. 2 dvd **Sony classical** / Sony 88883725729